



Les Russes réparant la voie ferrée dans la Mandchourie, endommagée par les Japonais.

TEMPERATURE

Table with weather data for March 10, 1904, including temperature in Fahrenheit and Centigrade scales.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 10 mars. Indications pour la Louisiane - Temps - beau, vendredi et plus froid; beau, samedi; vents frais de l'ouest.

La Doctrine Monroe.

Nous ne connaissons rien de grand, rien d'imposant, comme le spectacle que nous offrent, de puis plus d'un siècle, les populations de l'ancien monde, se déplaçant, traversant les océans, venant en foule s'établir de ce côté-ci de l'Atlantique pour y jouir du plein air de la liberté et s'y constituer en république démocratique.

Le mouvement a été universel, irrésistible et il fera la gloire impérissable des Pères de l'Union. Il prouve de la part de ceux qui l'ont provoqué, une entente admirable de la situation et le besoin d'affranchissement qui entraînait dès lors l'humanité et n'a pas cessé depuis cette époque de l'agiter.

Aux anciennes nationalités, imbuës de l'esprit despotique et aristocratique du Moyen-Age, est venue se substituer une nationalité nouvelle qui n'avait rien de commun avec celles qui l'avaient précédée.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O. No 34 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES TROISIEME PARTIE LE SOURIRE DE LA VIE

— Oh ! maman ! — C'est que tu as tellement

blicain. On sait quel a été le résultat de cette première tentative. Le succès a été complet, que les partisans de l'ancienne forme de gouvernement s'en sont alarmés, et n'ont songé, dès le lendemain de la fondation du régime nouveau, qu'à regagner peu à peu tout le terrain que la révolution leur avait fait perdre.

En établissant en effet leur république sur les admirables fondements que nous connaissons tous, les fondateurs de l'Union n'avaient accompli que la moitié de leur mission.

Il ne suffit pas de créer, il faut conserver. La valeur des institutions publiques ne se mesure que sur leur stabilité.

Or, comment l'assurer, cette stabilité, avec des populations différentes d'origine, de nationalité, de mœurs, de religion, d'aspirations ? Il n'y avait pour les Pères de la République qu'un moyen d'atteindre son but, c'était d'établir la Doctrine Monroe qui est, en effet, devenue la base de la politique générale et internationale des Américains. Par là est assurée non seulement l'intégrité de leur territoire, mais aussi la forme de leur gouvernement à laquelle, d'ailleurs, personne ne s'avise de toucher.

Depuis quelques jours, pourtant, il est vaguement question d'une folle expédition tentée contre une partie du Brésil par quelques Français aventureux qui réclament la possession de ce territoire qui est contestée depuis longues années. Nous regrettons profondément de voir le nom de la France compromise dans cette ridicule affaire.

Plus qu'aucune autre nation la France s'est montrée respectueuse de la Doctrine Monroe, dont l'application a rendu de si précieux services aux différentes républiques de l'Amérique du Sud. Nous ne relèverions pas ce fait s'il ne devait pas jeter quelque peu de ridicule sur le gouvernement français. Si l'affaire prenait des proportions sérieuses les Etats-Unis seraient forcés d'intervenir et il en pourrait résulter quelque froissement entre les deux républiques sœurs.

raison quand tu dis que nous devons faire le bonheur au tour de nous ! C'est bien le lot des femmes. Et tu penses bien que ton père n'est pas jaloux ; mais... mais comment ne serait-il pas un peu jaloux, quand tant d'efforts de sa part n'aboutissent qu'à de si modestes résultats et que... et que ?... Tu supposes bien qu'il ne m'en a jamais parlé non plus ?... Et ce n'est certainement pas le lors de nos amis dont il souffre. Nous avons tous jours été des gens si simples ! Mais dernièrement... c'est un petit exemple que je te donne... Il avait deviné que je te désirais un de ces petits bijoux d'art nouveau dont tu parlais d'après ton journal de modes... Il avait déjà demandé des modèles chez un bijoutier de Brest ; il avait presque choisi... un beau bijou d'émail translucide presque semblable à celui... — Oh ! dit Gracieuse en portant la main à son cou, où brillait la délicieuse bestiole que M. Marjeau lui avait rapportée récemment de Paris.

— Tu n'as rien attendu une rentrée un peu importante... car, enfin chacun ne doit marcher qu'avec ses ressources, et jamais, même un bibelot, jamais nous n'avons rien acheté à crédit. La rentrée s'est fait attendre ; les commissionnaires de Paris en prévenant quelquefois à leur aise avec nous... Et, dans l'intervalle, M. Marjeau t'avait rappor-

— Oh... Oh... Et papa qui s'en est montré si joyeux, s'il en est même dit que, s'il était allé à Paris, c'est une chose pareille qu'il aurait choisie ! — Ce qui te prouve bien la grandeur de son âme ! car il en a été atrocement malheureux... Il ne m'en a pas dit une parole ; mais, nous autres, femmes, nous lions si bien dans le cœur de ceux que nous aimons ! Aussi, mignon, ce n'est pas un reproche que je t'adresse... Et je t'assure que je suis bien heureuse que tu aies provoqué de telles affections en dehors de nous... Je serais même toute tranquille, si la mort me prenait, puisque nos bons amis seraient là... — Veux-tu te faire, maman. — C'est seulement pour bien t'expliquer mon sentiment, ma chérie ; car je me sens de la vie... à devenir centenaire, à te voir avec des enfants, des petits-enfants... Mais ton père devine de plus en plus ombrageux ; il était habitué à la libre existence de la mer ; ces bureaux, ces comptes commerciaux, les soucis des paiements et des recouvrements aussi, qui l'arrivent pas toujours comme on voudrait, agacent son système nerveux... Il faut bien le ménager, nous ! Il faut surtout qu'il sente combien sa Gracieuse le met au dessus de tout... et de tous ! — Eh ! c'est bien la vérité, maman... Mon papa... Mon pa-

L'alliance franco-russe.

Le "Figaro" rappelle il y a quelques jours un incident de l'année 1895, qui fut pour la France une occasion de marquer déjà à la Russie qu'elle considérait sa politique comme solidaire de la sienne.

C'était un moment de la guerre sino-japonaise. Ecrasée par son adversaire, la Chine avait subi l'humiliant traité de Simonsaki qui la dépouillait de Port-Arthur et de la péninsule de Liao-Tang. Cette session au vainqueur fut regardée avec raison par la Russie comme une menace directe pour ses intérêts en Extrême-Orient, et un obstacle à la construction d'un transibérien.

Le gouvernement de Saint-Petersbourg songea aussitôt à obtenir du Japon sa renonciation à cette partie du traité. Isolé, au milieu de l'Europe indifférente, il était à craindre qu'il ne pût l'obtenir sans recourir aux armes. Or, la Russie ne voulait ni ne pouvait faire la guerre. Des démarches furent faites auprès des cabinets de Paris et de Berlin, en vue de provoquer une grande démonstration pacifique dans les eaux d'Extrême-Orient.

Un après-midi du mois d'avril 1895, le baron de Morenheim, ambassadeur de Russie, se présenta au quai d'Orsay et demanda, d'ordre du Tsar, à M. Hanotaux, alors ministre des affaires étrangères, si la France consentait à envoyer deux croiseurs de plus dans les mers de Chine afin d'augmenter l'effectif de son escadre et donner ainsi plus de poids aux conseils de sagesse que notre diplomatie faisait entendre à Tokio.

M. Hanotaux avait toujours pensé qu'il fallait rester l'ami de ses amis. Il saisit le lendemain le conseil des ministres de la suggestion de l'ambassadeur. A l'unanimité, le conseil émit un avis favorable.

Le soir du même jour l'ordre fut transmis à Toulon d'envoyer sur-le-champ deux croiseurs (dont l'un était le "Sfax") pour renforcer notre escadre d'Extrême-Orient.

Dans un télégramme qu'il adressait en même temps à M. de Montebello, ambassadeur à Saint-Petersbourg, M. Hanotaux s'exprimait ainsi : "La France met au premier rang de ses préoccupations la considération de ses alliances. Nous sommes donc disposés à appuyer, avec toute l'efficacité possible, les vues du gouvernement impérial concernant les conditions de la paix entre la Chine et le Japon."

Le gouvernement japonais, ayant appris que la France était fermement décidée à prêter son concours "très efficace" à la Russie, qui, d'autre part, était appuyée par l'Allemagne, dut céder et, après de longs pourparlers, renonça, contre une indemnité pécuniaire, à la clause du traité de Simonsaki concernant Port-Arthur et la presqu'île de Liao-Tang, qui restèrent ainsi à la Chine.

AU JAPON.

Une des choses qui étonnent le plus les voyageurs au Japon, c'est qu'il ne s'y trouve aucun animal domestique, ni vaches, ni chèvres, ni brebis, ni cochons, ni mules, ni ânes, à peine quelques chevaux et tous les transports se font au moyen des coolies.

EN ABYSSINIE.

Extrait d'un article de Hugues Le Roux sur son voyage en Abyssinie :

"S'il y a un endroit au monde où l'on vive la vie au grand air, c'est bien dans cette Abyssinie d'où je reviens, et où je voudrais envoyer d'autres hommes de sport. Ils auront l'occasion d'apprécier à peu près de toutes les espèces de véhicules connus : le chemin de fer, dans le désert des lasses ; le dromadaire, dans le pays Dankali ; le mulet, dans le montagne abyssinien ; le cheval, dans les pays Gallas. Il n'y a pas jusqu'à une curieuse voiturette que l'on manœuvre à bras pour courir sur les rails—les indigènes l'appellent le "coule-coule"—qui ne puisse donner aux chauds l'illusion que déjà l'Afrique s'ouvre à leur sport favori.

"Quant à l'éléphant, on ne le monte pas encore en Abyssinie ; on le chasse on se fait chasser par lui. Il n'est pas ici, comme son cousin asiatique, un animal d'élevage, qui peut, à l'occasion de quelque voyage princier, jouer le rôle d'un chevreuil, dans une chasse bien gardée. L'éléphant d'Afrique est demeuré une bête colossale et terrible.

"Les éléphants, m'a dit Méhélik, ont tué plus d'Abyssiniens que les Abyssiniens n'ont tué d'éléphants.

"Et comme la chasse officielle donnée à ces grands pachydermes est un des revenus de la couronne, l'empereur récompense de la même manière l'abatage d'un éléphant ou le meurtre de "quarante ennemis". Au premier éléphant, on reçoit une boucle d'oreille d'or ; un peu plus tard, des bracelets, enfin un carreau insigne qui est, si plus ni moins, le double triangle du temple de Jérusalem avec des lettres qui veulent dire "Fils de Salomon".

THEATRES.

GRAND OPERA NOUVE.

Toujours même foule et même enthousiasme aux représentations de "Knobs of Tennessee", le drame le plus populaire de la saison actuelle.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Fred Hallen, Molly Fuller, Harry Le Clair, Mason Keeler et Cie font en ce moment la fortune de l'Orpheum, sans compter le superbe trio de chanteurs russes qui est acclamé chaque soir et chaque matin.

Rien n'égale le succès des chiens savants de Schnepp.

CRESCENT.

Les "Eight Bells" et les tours de force et d'adresse des Frères Byrne font fureur au Crescent. C'est, à coup sûr, un des spectacles réjouissants de cette année. Il y aura grande matinée samedi prochain.

TULANE.

Brillantes soirées, depuis lundi, au Tulane, où les amateurs de bonne musique abondent. "Red Feather" est, comme opéra comique, un véritable chef-d'œuvre, et les exécutions remarquables de Mme Von Stueddeford en redoublent encore le succès. Il y aura matinée samedi.

ARRIVEE

DEUX EXPLORATEURS.

Nous avons reçu hier matin la visite de M. et Mme Sperber, deux explorateurs fort intéressants qui se proposent de passer quelques jours à la Nouvelle-Orléans et d'y donner des conférences.

Le couple voyage depuis quelque temps déjà ; il a parcouru l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale et ne rentrera pas en Europe, d'où il est parti il y a bien des mois, avant de connaître l'Amérique du Nord.

M. et Mme Sperber arrivent directement du Mexique, où ils ont fait un séjour qui n'a pas manqué de charme.

Ils ont rencontré l'accueil le plus sympathique dans la ville de Mexico, où il y a une colonie française nombreuse et lettrée. La presse a été très bienveillante à l'endroit des voyageurs ; elle ne leur a pas marchandé ses encouragements. On en jugera par les lignes tout aimables que leur a consacrées le "Courier du Mexique", un des journaux les plus importants de la localité, à la veille d'une conférence de la courageuse exploratrice.

Quelle fosse une conférence ! Nous nous nous entendons. Nous voudrions tous applaudir cette femme énergique, la première au monde de qui ait fait une exploration aussi longue, aussi dangereuse. Et cette exploration, Mme Sperber l'a faite sans perdre sa bonne humeur, en observant tout, en se rendant compte de tout, en étudiant les plantes, les bêtes, les hommes.

Au dix-huitième siècle, Madame Gedin des Orléans avait été de Lima à Cayenne, pour rejoindre son mari, qu'elle avait retrouvé après un dramatique voyage. Elle vit périr ses frères, son fils et ses domestiques. Plus heureuse et, sans doute, plus pratique et plus forte, Mme Sperber a traversé l'Amérique du Sud, non pas en large, mais en long—en très long. Elle a vécu dans la forêt vierge, parmi les singes et les saurages, elle a traversé la région où les Tobas ont massacré Creveux et ses compagnons en 1822 ; elle a failli se noyer dans le lac Titicaca ; elle s'est guérie d'une pneumonie ; elle a échappé par miracle, le revolver au poing, aux indiens d'Ayacucho qui prenaient nos voyageurs pour des espions chiliens.

Le Tamara a voyagé, pendant cinq mois, et Mme Sperber ont traversé la forêt, sac au dos, le machete à la main, vivant de fruits sauvages et de gibier, sans rencontrer d'autres hommes que des nomades nus, qui n'avaient jamais vu un blanc.

Les explorateurs étaient à Bogota, une des étapes de cette promenade de 35,000 kilomètres, quand le Congrès colombien discutait le traité Hay-Herran. Ils demandent ce sujet d'intéressants détails qu'aucun journal n'a eus. Le gouvernement de Washington offrait aux politiciens de Bogota dix millions de dollars, aux termes du traité.

D'autre part, le traité des chemins de fer, les agents du Southern Pacific et des autres lignes américaines, se débattaient qu'ils tous vers l'inté contre le projet du canal, ils faisaient 5 millions de dollars pour faire échouer le traité.

Les sénateurs colombiens, pour gagner les deux primes, trouveront habile d'encaisser d'abord la plus petite en rejetant le traité par un premier vote, sans gagner ensuite la plus forte en revenant sur leur vote à la prochaine session. Seulement, ils ne préviennent pas les Panaméens, pour n'avoir pas à partager avec eux, et ceux-ci, croyant au rejet définitif, ont fait la révolution, le 3 novembre.

Les Etats-Unis étaient bien d'accord avec les insurgés, mais non pas par la date de l'insurrection, qui ne devait éclater qu'en février, au cas où le Congrès de Bogota eût confirmé son premier vote.

Mais laissons la parole à Mme Sperber : Elle vous parlera, de son ton tranquille, comme s'il s'agissait d'une excursion autour de Pontarlier, la petite ville où elle est née.

Elle vous dira : "J'étais là. Telle chose s'advint." Mme Sperber, la grande exploratrice, et Mme Currie, la grande chimiste, sont françaises. Les étrangers qui lisent nos romans ne se doutent guère de l'énergie et de l'endurance qu'on trouve parfois chez les françaises.

L. L. THEODORE ROOSEVELT. Maison Blanche, Washington, le 10 mars 1904.

DEPECHE

Télégraphiques

Instructions du président Roosevelt

Au sujet de la neutralité. Washington, 10 mars.—Après une conférence avec le secrétaire d'Etat Hay le président Roosevelt a lancé la circulaire suivante sur le respect de la proclamation récente déclarant la neutralité des Etats-Unis entre la Russie et le Japon, les nations opposées dans la guerre actuelle en Extrême-Orient.

"Tous les fonctionnaires du gouvernement, civils, militaires et navals, sont par les présentes invités non seulement à respecter la proclamation de neutralité du président dans la guerre entre la Russie et le Japon, mais aussi à s'abstenir d'actes ou de paroles pouvant à bon droit causer de l'offense ou de l'humiliation chez l'un ou l'autre des belligérants.

"Le gouvernement des Etats-Unis représente le peuple des Etats-Unis non seulement avec la sincérité avec laquelle il essaie de maintenir égaux les plateaux de la balance de la neutralité, mais aussi avec la sincérité avec laquelle il déplore l'éclat des hostilités, et espère qu'elles prendront fin le plus tôt possible et avec la plus faible perte pour ceux qui y sont engagés.

"Une pareille guerre aggrave et avive inévitablement la susceptibilité des combattants pour tout ce qui est de la nature d'une injure ou d'un manque de respect de la part d'étrangers. Trop souvent les combattants font des déclarations contradictoires au sujet des devoirs et des obligations des neutres, de sorte que même en s'acquittant de ces devoirs et de ces obligations avec un soin soigneux il est difficile d'éviter de froisser l'une ou l'autre des parties.

"A ces causes inévitables d'irritation dues à l'exécution du devoir national, il ne faut ajouter aucune cause pouvant être évitée. "Il est toujours déplorable d'introduire les antipathies et les haines du vieux monde dans notre vie, d'exciter par des paroles ou des actes dans des pays amis étrangers la colère et le ressentiment envers notre nation, mais chez un employé du gouvernement, dont les fonctions officielles le font dans un certain sens le représentant du peuple, le mal causé par un tel acte est beaucoup plus grand.

"Une nation forte et confiante en elle-même devrait être particulièrement soucieuse non seulement des droits mais aussi des susceptibilités de ses voisins, et de nos jours toutes les nations du monde sont voisines les unes des autres.

"La courtoisie, la modération et la retenue devraient marquer les relations internationales non moins que les relations particulières. "On compte que tous les fonc-

tionnaires, civils, militaires et navals, se comporteront en fait de façon à ne donner aucune cause juste d'offense au peuple de toute puissance amie, et avec toute l'humanité nous sommes actuellement amis.

Paris, France, 10 mars.—Un rapport reçu par les forces militaires de notre pays, les forces militaires alliées de France et d'Allemagne le premier a demandé au commandant pour quelle raison la cavalerie restait à l'intérieur des villes et n'avait pas de champs de manœuvres, et le général chinois a répondu :

"Parce que de nombreux marchés aux chevaux existent à l'intérieur et que nous savons que les cavaliers vendraient leurs chevaux, se débarrasseraient et nous laisseraient sans cavalerie.

L'Impression à Paris est que les Chinois sont incapables de quitter sérieusement les Russes à la frontière de la Mandchourie, si ce n'est par le pillage.

LE PROCES

De la Colombie à la compagnie du Canal de Panama.

Paris, France, 10 mars.—Les plaidoiries dans le procès intenté par la Colombie à la compagnie du Canal de Panama ont continué aujourd'hui à la première chambre du tribunal de la Seine. Me Bruno a de nouveau exposé les réclamations de la Colombie contre le transfert de la concession.

Plus tard M. Du Buit a décidé de prendre la parole. Sa plaidoirie a tenu pendant un quart d'heure à montrer le caractère international de la compagnie du canal. Il a déclaré que la Colombie n'est pas actuellement en possession du territoire embrassant la route du Canal de Panama, et qu'en conséquence la Colombie ne peut pas réclamer le droit de gouverner la concession.

La République de Panama, a ajouté l'avocat, exerce maintenant une souveraineté complète, et le 27 novembre dernier a notifié la compagnie de la façon suivante : "Cette république a succédé à la République de Colombie dans tous les droits et privilèges se rapportant au canal et en conséquence assume toutes les obligations de la Colombie."